Amzat BOUKARI-YABARA, *Africa unite! Une histoire du panafricanisme*

Paris, Éd. La Découverte, coll. Cahiers libres, 2014, 318 pages

Kouamé Adou

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9926>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9926

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2015

Pagination : 388-390

ISBN : 9782814302600

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Kouamé Adou, « Amzat BOUKARI-YABARA, *Africa unite! Une histoire du panafricanisme* », *Questions de communication* [En ligne], 27 | 2015, mis en ligne le 01 septembre 2015, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9926> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9926>

les objets issus des camps opposés ; les photos ou les caricatures attestent des antagonismes aussi bien que de la similitude des attitudes (l'animalisation de l'ennemi pour le ridiculiser, l'expression de l'horreur ou du deuil, le démantèlement des formes pour dire la perte de sens). Cette manière d'analyser un objet, de le remettre en contexte pour comprendre son auteur puis de créer des séries qui aboutissent à des conclusions plus générales est une formidable illustration de la méthode historique énoncée par Marc Bloch, lui-même combattant, et rapportée par l'auteure : « L'historien choisit et trie. En un mot, il analyse » (p. 26). Mais, dépassant l'illustre maître, Annette Becker réussit à concilier la rigueur de l'analyse dans une mise à distance de son objet et une compréhension qui voisine l'empathie et replace au centre de son étude des personnes et non des faits. Le chapitre « Deuils » s'ouvre par exemple sur l'analyse des œuvres de l'artiste allemande Käthe Kollwitz qui a expérimenté diverses techniques durant plusieurs années avant d'aboutir en 1932 à une œuvre sculptée monumentale qu'elle estimait digne de rendre compte de sa douleur à la suite de la perte de son fils au front en 1914. Le chapitre intitulé « Le camouflage comme guerre, la guerre comme camouflage » surprend par le sens large donné au terme et à ses conclusions. Bien sûr, la « méthode de guerre » aussi vieille que le cheval de Troie avec ses diverses techniques pour masquer des hommes ou des monuments est analysée, mais l'auteure prend aussi en compte tous les « pièges visuels », les « phénomènes de subterfuges » (p. 119) employés par des soldats et des artistes pour rendre compte de la guerre sans la décrire. Et l'analyse de se déplacer du champ de bataille où les artistes acquièrent une place particulière (ils peignent les objets, dessinent les décors) à la scène (les objets détournés de Marcel Duchamp vus comme « camouflés », p. 151) ou dans la littérature (le cubisme vu comme « camouflage intellectuel » et « arme de guerre », pp. 135-136). Combattants ou non, les artistes déploient diverses stratégies esthétiques pour camoufler l'horreur de la mort qui rôde. Cette approche aboutit à qualifier la guerre « industrielle » d'« immense *Ready made* où les objets de la vie ordinaire sont décontextualisés, camouflés et renommés dans une autre langue » (p. 152). Enfin, le dernier chapitre, « Deuils », reprend des éléments plus connus comme les monuments aux morts, les vitraux et les tableaux, mais toujours comme des témoignages de la disposition d'esprit de leurs auteurs. Les dernières pages rendent compte des œuvres commandées très récemment par les pouvoirs publics pour continuer à exprimer la mémoire de cette guerre qui, depuis, peut être vue comme la première d'une série hélas inachevée. Des sculptures au Chemin des Dames aux diverses installations contemporaines, les projets les plus inattendus

se multiplient (moignons d'arbres en bronze, œuvres-barbelés, boîtes de camembert, sculptures en biscuits...) et s'internationalisent. Ils témoignent de la mémoire toujours vive de cette Grande Guerre et montrent que la question de la représentation de la violence reste aussi difficile qu'indispensable : « internationalisation de l'art contemporain qui vient s'articuler sur la mondialisation du conflit désormais centenaire » (p. 207).

Avec ce riche et lourd volume aux allures de catalogue d'exposition, Annette Becker offre une approche des diverses sources qui décloisonne les arts et les périodes. Conformément au sous-titre, elle entreprend un « autre récit » de la Première Guerre mondiale en rassemblant et analysant les objets qui expriment l'état d'esprit de ceux qui l'ont vécue et de ceux qui en portent encore les traces. Même si l'on peut s'étonner de l'absence de quelques artistes attendus (comme Francisque Poulbot parmi les caricaturistes ou Pierre Albert-Birot parmi les cubistes), on saura gré à l'auteure d'avoir franchi les frontières nationales et génériques pour donner une nouvelle place à des objets considérés soit isolément, soit dans d'autres séries déterminées par l'histoire de l'art ou la littérature. Enfin, bien que d'une rigueur toute professionnelle, elle-même comme Pierre Bergounioux dans la postface (pp. 213-220) avouent être parmi ces « porteurs de traces » et illustrent la citation d'Apollinaire : « Personne ne peut se défaire du poids des morts » (p. 187). Elle dédie l'ouvrage à ses « grands-mères, jeunes femmes de guerre » et Pierre Bergounioux rappelle que son père était « Pupile de la nation » (orphelin de guerre, p. 220). S'il en était besoin, ce volume prouve que l'immense matériau issu d'une période que l'on croit connaître peut encore être réinterrogé, réorganisé et réinterprété par l'historien qui est aussi l'héritier :

Dominique Ranaivoson

Écritures, université de Lorraine, F-57000
ranaivoson-hecht@wanadoo.fr

Amzat BOUKARI-YABARA, *Africa unite! Une histoire du panafricanisme*.

Paris, Éd. La Découverte, coll. Cahiers libres, 2014, 318 pages

Alors que de nombreux ouvrages ont été publiés en langue anglaise sur le panafricanisme, très peu d'études retraçant l'évolution de ce mouvement, qui apparaît comme une énigme historique, sont présentement disponibles en langue française. Cet ouvrage de l'historien Amzat Boukari-Yabara vient réduire le fossé qui existe entre francophones et anglophones sur l'histoire de

ce mouvement perçu par certains analystes comme un concept philosophique et par d'autres comme un mouvement sociopolitique ou une doctrine de l'unité politique du continent africain. S'il est difficile de le définir et d'indiquer avec certitude sa date et son lieu de naissance, Boukari-Yabara note dans l'introduction (pp. 5-12) que, à la source de l'idée et du mouvement, il y avait les captifs africains déportés aux Amériques entre le ^{xvi}^e et le ^{xix}^e siècle dans le cadre de la traite transatlantique qui sont considérés comme « les pionniers d'une histoire vagabonde, qui se déplace et se transforme en s'adaptant aux défis de chaque lieu et de chaque époque » (p. 5). Toutefois, comme le souligne l'auteur en reprenant une idée émise par l'historien congolais Elikia M'Bokolo (« George Padmore, Kwame Nkrumah, Cyril L. James et l'idéologie de la lutte panafricaine », Codesria, Accra, 2003, p. 6), pour mieux cerner l'élan panafricain, il est indispensable d'étudier conjointement le rapport entre l'Afrique et ses diasporas car « on ne saurait, sans courir le risque de briser l'élan panafricain, séparer l'Afrique de ses diasporas : sans l'Afrique, les diasporas africaines n'ont pas d'identité ; sans les diasporas, l'Afrique perdrait de vue aussi bien l'ampleur de sa contribution passée et actuelle à notre monde que l'étendue mondiale de ses responsabilités » (p. 5).

Amzat Boukari-Yabara annonce son objectif : éclairer certains mots et concepts d'ordre mobilisateurs tels « retour en Afrique », « L'Afrique aux Africains » ou « États-Unis d'Afrique » qui reviennent sur le devant de la scène après avoir été popularisés pendant deux siècles de lutte pour « la dignité, la justice et l'indépendance » (p. 11). Pour mieux restituer le contenu et les origines anglophones du panafricanisme, l'auteur a fait le choix de conserver en anglais les slogans utilisés pour constituer chacune des trois grandes parties de l'ouvrage : « Back to Africa » (pp. 14-119), « Africa for the Africans » (pp. 121-212) et « Don't agonize, organize » (pp. 213-285) ; ceux-ci sont toutefois accompagnés de sous-titres en français, ce qui permet au lecteur de bien comprendre l'orientation qu'il veut donner à chaque partie de son analyse.

La première partie de l'ouvrage, « *Back to Africa* ». Du pan-négrisme au panafricanisme (de la fin du ^{xviii}^e siècle aux années 1930) » (pp. 14-119) retrace les prémices du panafricanisme dans le pan-négrisme, cette idéologie qui traduit la prise de conscience de l'oppression par des peuples asservis. L'auteur passe en revue l'histoire de la déportation des Africains aux Amériques et les expériences de retour en Afrique illustrées par les cas spécifiques de la Sierra Leone (1787), d'Ayiti (1804), du Liberia (1820) et de l'Éthiopie. Ces exemples, qui montrent la soif de liberté des peuples noirs à travers le

globe, n'occulent pas pour autant leur malaise récurrent à vivre dans un monde qui les oblige constamment à avoir, selon les termes du philosophe et activiste des droits civiques et du panafricanisme W. E. B. Du Bois, « une double conscience », c'est-à-dire « cette tension irréconciliable entre l'identité noire et l'identité américaine, qui condamne de manière métaphorique le Noir à voir le monde, et à être vu, derrière le voile de la couleur de peau » (p. 35). De ce sentiment de mal-être naîtra le panafricanisme, mouvement de solidarité des Noirs dispersés dans le monde entier qui, sous l'impulsion du Jamaïcain Marcus Garvey, prendra forme dans les années 20-30 dans les milieux populaires et se définira progressivement dans le sens d'une solidarité de tous les Noirs.

La deuxième partie de l'ouvrage, « *Africa for Africans* ». Les rêves de libération et d'unité (des années 1940 aux années 1960) » (pp. 121-212) met l'accent sur la contribution du panafricanisme à la lutte de la décolonisation du continent africain. En effet, si cette idéologie est née hors d'Afrique des premières luttes de la libération de l'homme noir confronté aux affres de l'esclavage, elle a atteint une autre dimension sur le sol africain, en particulier lorsque la traite transatlantique s'est muée en colonisation, traduisant ainsi une hégémonie presque permanente de l'Occident sur l'Afrique. Pour Amzat Boukari-Yabara, nul n'incarne le panafricanisme dans la mémoire collective contemporaine mieux que Kwame Nkrumah, l'homme qui libéra le Ghana de la jouée coloniale et qui le dirigea de 1957 à 1966. Riche de son expérience aux États-Unis d'Amérique en au Royaume-Uni, Kwame Nkrumah retourne en Afrique avec l'intention d'émanciper non seulement la *Gold Coast* mais aussi l'Afrique tout entière. Ce faisant, il fait d'Accra, la capitale du Ghana, la plaque tournante de la libération de l'Afrique et la base arrière pour les militants antillais et afro-américains (le plus connu étant W. E. B. Du Bois) qui souhaitent retourner en Afrique. Il prône l'unité politique de l'Afrique, car pour lui, ce continent doit « s'unir pour résister ensemble aux nouvelles formes de prédation qui se dessinent derrière les indépendances » (p. 143). À travers l'exemple de Kwame Nkrumah et de bien d'autres figures emblématiques de l'unité africaine (Cheikh Anta Diop, Frantz Fanon, Joseph Ki-Zerbo par exemple), Amzat Boukari-Yabara souligne l'apport de l'intelligentsia africaine qui, malgré l'eurocentrisme, a su définir une politique anticoloniale et nourrir le rêve de l'unité politique africaine qui sembla malheureusement prendre fin avec le renversement de Kwame Nkrumah en 1966.

« *Don't agonize, organize !* ». Espoirs et désillusions du panafricanisme de 1960 à nos jours » (pp. 213-285) constitue la troisième et dernière partie de l'ouvrage. L'auteur y met l'accent sur la nouvelle génération des

panafricanistes qui a émergé après celles de W. E. B. Du Bois et de Marcus Garvey. L'objectif n'est plus seulement de faire savoir au monde que les Noirs existent et qu'ils ont des droits mais aussi et surtout de lutter activement et efficacement contre la ségrégation et les discriminations raciales dont les minorités noires sont victimes un peu partout, en particulier dans des pays tels que les États-Unis et l'Afrique du Sud. Ainsi note-t-on une interaction entre le mouvement du *Black Power*, au cœur des revendications civiques aux États-Unis, et la dynamique panafricaine insufflée par les mouvements de libération nationale. De même, l'auteur souligne la contribution des leaders noirs tels Martin Luther King et Malcolm X dont le dynamisme et le rayonnement vont booster l'internationalisation de la question noire. Dans une démarche originale, Amzat Boukari-Yabara sort des sentiers battus en ne limitant pas son analyse à ces figures charismatiques mondialement connues. Il montre la contribution des festivals culturels et des chants de libération des artistes musiciens tels le Jamaïcain Bob Marley, dont la chanson « Africa Unite » constitue le titre de l'ouvrage, et la Sud-Africaine Miriam Makeba dont l'apport idéologique est aussi crucial que le *Black Consciousness* de Steve Biko ou l'ouvrage *Africa Must Unite* (1963, New York, F.A. Praeger) de Kwame Nkrumah.

Par ailleurs, il est utile de souligner que, en marge de l'évocation de l'influence des personnalités politiques telles Kwame Nkrumah, l'apôtre du concept philosophique de la personnalité africaine et de l'unité continentale, et Nelson Mandela, l'icône de la renaissance africaine, ou Barack Obama, le premier président noir des États-Unis qui plaide pour des institutions fortes en Afrique, l'auteur souligne de fort belle manière l'apport de certains porte-voix marginaux qui ont émergé après les années 70. Il s'agit notamment de l'artiste nigérian Fela Kuti qui, après avoir constamment placé l'Afrique au « centre du monde », a également « chanté en soutien aux mouvements de libération africains, faisant applaudir le projet d'États-Unis d'Afrique de Nkrumah et la philosophie du *Black Power* » (p. 246), de Thomas Sankara qui s'est clairement positionné comme un héritier visionnaire du panafricanisme avec son projet d'une « société nouvelle, débarrassée de l'injustice sociale et de la domination impérialiste » (p. 253) et de Mouammar Kadhafi qui, pendant les dernières années de sa vie, tenta de donner un souffle nouveau à l'élan panafricaniste à travers l'Union africaine et l'actualisation du projet des États-Unis d'Afrique.

Enfin, notons que ce bel ouvrage, qui constitue une véritable percée dans l'historiographie du panafricanisme en langue française, a le grand mérite de permettre d'historiciser et de contextualiser les

déportations, les migrations et les allers-retours de la diaspora noire, concepts majeurs qui constituent le mouvement forcé, contraint ou volontaire qui a vu naître le panafricanisme. Se lisant facilement et pourvu d'un index, il vient combler un vide dans les études diasporiques, en particulier dans les rapports entre l'Afrique noire et sa diaspora dans la mesure où aucun ouvrage majeur n'a été publié en français dans ce domaine depuis *Le panafricanisme* de Philippe Decraene (1959, Paris, Presses universitaires de France) et *Le Mouvement panafricaniste au vingtième siècle*, recueil de textes publié en 2006 par l'Organisation internationale de la francophonie.

Kouamé Adou

Université Alassane Ouattara, Bouaké, CIV
kouame.adou@sfr.fr

Olivier DARD, Étienne DESCHAMPS, Geneviève DUCHENNE, dirs, Raymond De Becker (1912-1969). Itinéraires et facettes d'un intellectuel réprouvé.

Berne/Bruxelles, P. Lang/Archives et Musée de la Littérature, coll. Documents pour l'histoire des francophonies, 2013, 410 pages

Prolongeant le colloque *Autour de Raymond De Becker (1912-1969)* qui s'est tenu à Bruxelles les 5 et 6 avril 2012, ce volume de plus de 400 pages tente de rendre compte de « l'ensemble du parcours intellectuel, religieux et politique de l'auteur du *Livre des vivants et des morts* » (Paris, Éd. La Toison d'or, 1942). Du fait, notamment, de sa condamnation pour faits de collaboration avec l'ennemi pendant la Seconde Guerre mondiale en Belgique occupée, Raymond De Becker est effectivement une personnalité de « réprouvé », sur laquelle on ne s'était pas encore penché avec autant d'attention, bien qu'elle soit forcément mentionnée, par exemple, dans les biographies et autobiographies de figures comme José Streeel, Hergé ou Henry Bauchau, qui furent ses contemporains et ses amis plus ou moins proches. À l'instar d'autres personnalités un peu plus âgées comme celles de Pierre Daye, de Paul Colin et de Robert Poulet, Raymond De Becker est une figure essentielle dans le paysage intellectuel, politique et littéraire de l'entre-deux-guerres en Belgique ; tous en incarnent, chacun à sa façon, la sensibilité conservatrice, nationaliste et droitiste ; tous eurent d'ailleurs, mais chacun à sa manière là aussi, maille à partir avec la justice ou ce qui en tenait lieu (Paul Colin fut assassiné par la Résistance ; Pierre Daye, Robert Poulet, José Streeel et Raymond De Becker furent condamnés après la guerre, mais seul José Streeel fut immédiatement exécuté ; Henry Bauchau fut au contraire acquitté,